



# LÉGENDES D'ICÔNES MIRACULEUSES

(XIe-XIIe siècles)

1. Ô fidèles paroissiens, pieusement réunis ici, il me semble beau, doux et très instructif de vous parler d'un miracle merveilleux et grand. Je pense que vous serez d'accord avec moi si vous prêtez une oreille attentive à mes paroles. Sachez, mes bien-aimés, que trois patriarches, à savoir Job d'Alexandrie, Christophe d'Antioche et Basile de Jérusalem, accompagnés d'un grand concile d'évêques et de trois mille moines, ayant composé et écrit une longue lettre, étayée par de nombreux arguments, l'envoyèrent à l'empereur Théophile afin de l'encourager et de le persuader que, conformément à la foi originelle des saints pères, les icônes les plus pures et les plus honorables des saints devaient être vénérées. Que ce récit d'un miracle prodigieux soit le point de départ.

Sa Sainteté le patriarche œcuménique Germain, qui avait beaucoup souffert aux mains des pyromanes athées et incendiaires d'icônes et qui avait été condamné à l'exil par eux, quitta le patriarcat et emporta avec lui la sainte icône de notre Seigneur et Sauveur, ornée de pierres précieuses sur son pourtour. Il se rendit avec elle à un lieu appelé Amantium, au bord de la mer, et y inscrivit de sa propre main sur une tablette : «Maître, sauve-toi toi-même et sauve-nous.» Il attacha la tablette devant l'icône et, la jetant à la mer, pleura, se prosterna et partit en exil. Et cette icône sainte et très pure, selon la rumeur, apparut dans la Rome antique moins de 24 heures plus tard. Le pape Grégoire, par révélation divine, fut informé de son apparition. Et cet homme de Dieu se rendit aussitôt à la rencontre de l'icône. Il monta sur la barque et, guidé par la providence divine, aperçut l'icône et s'en approcha.

Écoutez la suite de ce miracle prodigieux et tremblez devant sa grandeur. Dès que l'évêque se précipita vers l'icône miraculeuse, sans la quitter des yeux, tendant les mains vers elle, et plus encore son cœur, car il était rempli de larmes, elle s'éleva aussitôt au-dessus des eaux et atterrit dans les mains de ce digne serviteur, qui se tenait au milieu de la barque. Ô grand et merveilleux miracle, signe et légende ! Qui, en l'entendant, ne craint et ne se réjouit pas, ne glorifie et ne loue à haute voix le Dieu qui aime les hommes ? Alors, saisi d'admiration et d'émerveillement, le pape, retirant des eaux du Tibre la glorieuse image de notre Seigneur Jésus Christ, accompagné d'une foule immense rassemblée avec des cierges, des encensoirs et des chants, la porta à l'église Saint-Pierre. Après des prières ferventes et des louanges appropriées, cette relique glorieuse et précieuse fut placée à l'endroit où sont conservés les vases sacrés pour les offices divins. Là, cette image sainte et très pure demeure jusqu'à ce jour, et tous les fidèles la vénèrent et l'adorent. Une trace d'eau de mer et d'humidité – une rayure de cinq doigts de large – y est encore visible. Ce miracle, aussi redoutable que merveilleux, je le crois, ô bien-aimé, n'est pas moins remarquable que celui accompli par le juste Siméon, qui reçut de ses propres mains l'Enfant qui créa toutes choses par sa parole et son commandement, n'est pas moins extraordinaire que le miracle de Moïse, qui vécut avant lui, et qui reçut de sa main les tables de la Loi écrites par Dieu. Que ceux qui n'honorent et n'adorent pas de tout leur cœur et de toute leur âme la sainte et très pure icône de notre Seigneur Jésus Christ, de la très sainte Vierge Marie, qui l'a porté dans la chair, et de tous ses saints, aient honte, se cachent et disparaissent de la surface de la terre, et qu'ils ne trouvent jamais le royaume des cieux. Nous allons maintenant nous intéresser à la tradition d'un autre miracle.

2. Dans l'enceinte de la sainte et grande église de Dieu, devant les portes orientées à l'est, où de part et d'autre, sur des dalles de marbre proconnais, s'élèvent les précieuses, saintes et miraculeuses croix, inspirant crainte et respect, se trouve une source sainte et merveilleuse, ainsi nommée car notre Seigneur Jésus Christ, source de sagesse, s'y désaltéra et, se reposant des peines du voyage, s'entretint avec une Samaritaine des mystères de la sagesse et de la connaissance. À l'angle oriental de ce lieu, sur une haute colonne, se dressait la sainte et très pure icône de notre Seigneur et Sauveur. Un Juif, un de ceux qui vivaient là, passait souvent par là – car tout le monde y passe – et voyait cette sainte et très pure icône, vénérée par les fidèles. Cet

homme infortuné, blessé au cœur par l'aiguillon d'un démon, conçut aussitôt l'acte impie et monstrueux que son père, le diable, avait semé dans son cœur. Trouvant un moment d'inattention, le Juif prit un poignard et perça le centre de la sainte icône du Christ. Aussitôt, l'icône se mit à suinter du sang sacré, qui tacha la robe du Juif impie. Que dire ? Que dire, ô Christ mon Dieu, combien tu souffres chaque jour de tes meurtriers, les Juifs, et de nous qui te courrouçons et n'obéissons pas à tes saints commandements ! Et ce Juif impie, effrayé et horrifié par le miracle qui venait de se produire, arracha l'icône de son support, la jeta dans un puits et s'enfuit. Les passants, voyant ce malheureux Juif s'enfuir, les vêtements tachés de sang, le prirent pour un meurtrier et, l'arrêtant, commencèrent à l'accuser du crime. Contraint par la foule pieuse rassemblée là, il avoua son acte et dit : «Si vous ne me croyez pas, regardez : l'icône gît au fond du puits.» Aussitôt, ils allumèrent des lampes, retirèrent l'icône du puits et contemplèrent un miracle prodigieux et indescriptible : un poignard avait été transpercé dans l'icône, et elle continuait d'en suinter le sang sacré. Ce miracle prodigieux, surpassant tous les autres signes et prodiges, ravit les fidèles, fortifia les sceptiques et réduisit au silence et condamna ceux qui étaient hostiles à la vérité et à la vanité.

3. On raconte que Pierre et Jean, les disciples et apôtres bien-aimés du Seigneur, construisirent une belle église dans la ville de Lydda, également appelée Diospolis, dédiée à la Mère de Dieu. Ils l'ornèrent magnifiquement et y présentèrent leurs prières avec larmes et une profonde lamentation, disant : «Vierge Mère de Dieu, Mère de Dieu, fidèle intercesseuse de ceux qui se tournent vers vous, apparaissez-nous, vos humbles et indignes serviteurs, et révélez à nos cœurs si vous nous êtes miséricordieuse et si vous agréez ce modeste labeur que nous accomplissons en votre nom honorable et saint.» Et aussitôt, sur du marbre pur, apparut une icône de la Mère de Dieu, de trois coudées de haut, comme peinte par la main d'un artiste : elle comportait la robe de pourpre, les autres vêtements, les mains, le visage et tout le reste. Ce miracle prodigieux et grandiose stupéfia l'assemblée, la laissant dans l'admiration et la confusion. On disait : «Qui a jamais vu un miracle aussi prodigieux, ni même entendu parler d'un tel miracle ? Vraiment, personne, jamais. Merveilleux es-Tu, Seigneur, et admirables sont tes œuvres, et insondables sont tes voies.» Lorsque Julien l'Apostat apprit que les fidèles honoraient et vénéraient cette sainte icône, ce tyran, pris d'une colère insurmontable, envoya des tailleurs de pierre (ô scélérat !) pour la tailler et la détruire. Mais malgré tous leurs efforts dans leur folie, la sainte image devenait toujours plus nette et plus précise. Après Julien, d'autres infidèles, ayant tenté à plusieurs reprises la même chose sans succès et, découragés, repartirent les mains vides, ne pouvant que s'émerveiller de ce grand miracle.

4. Il existe une église sacrée et magnifique dédiée à la très glorieuse et très pure Mère de Dieu, réservée aux moines, que les habitants des villes et villages environnants appellent Odygis dans les chants locaux. Ceux qui entrent dans l'église par l'est se trouvent dans une salle réservée aux femmes, où elles se réunissent pour les hymnes divins et la communion. On y trouve une sainte icône de la très pure Mère de Dieu tenant dans ses bras notre Seigneur Jésus Christ, né d'elle dans la chair pour nous, sur laquelle son corps pur n'est représenté que partiellement. Les ministres de cette église, craignant le décret cruel de l'empereur Léon et considérant leur impiété comme plus pieuse que ce décret, ont préservé l'icône en la recouvrant d'un tissu enduit d'argile et cloué des deux côtés. De cette manière, ils ont rendu l'icône invisible, de sorte qu'elle semblait à tous ne pas être accrochée au mur. Quelque temps après avoir caché cette sainte et vénérable image, l'argile se détacha soudainement, par décret divin ou par intervention humaine, et le voile disparut. Je ne peux le confirmer, car rien n'est véritablement connu, mais bien que beaucoup aient attribué cet événement à la puissance divine, la sainte et très pure icône de la Mère de Dieu fut révélée à tous et devint clairement visible.

Une femme impie et méprisée (qui se convertit plus tard à la piété), une certaine Anne – que son nom soit connu – s'approcha de l'endroit où se trouvait l'icône. Voyant l'image sacrée nouvellement révélée, cette malheureuse fut remplie de rage et, dans sa folie, se mit à l'insulter et à la blasphémer effrontément, criant : «Voilà encore cette idole païenne !»

5. Il existe un monastère dédié aux martyrs orthodoxes du Christ, Serge et Bacchus, portant leur nom et ressemblant à un palais par sa richesse et sa splendeur, célèbre et renommé, connu depuis

L'Antiquité sous le nom de monastère d'Hormidze. Un matin, tandis que les moines y chantaient les hymnes habituels, un chien hideux et balafré se glissa sans être remarqué par le vestibule dans l'église, puis de là jusqu'à l'autel. Gravissant les marches jusqu'au sommet, le chien s'y installa. Pendant que les moines psalmodiaient, le chien, tel un évêque fraîchement ordonné et tonsuré, s'assit sur le siège épiscopal. Le voyant là et frappés d'horreur – car tous considéraient cela comme un mauvais présage –, les moines se précipitèrent, furieux, vers le siège de l'archevêque, chassèrent le chien et, certains qu'il avait fui au loin, rejoignirent le reste du chœur et reprirent leurs chants. Pendant ce temps, le chien demeura à proximité et, comme obéissant à un ordre ou poussé par une force mystérieuse, malgré les coups reçus récemment, il revint et, par le même chemin, pénétra de nouveau dans l'autel, monta les marches et s'assit avec dignité sur le siège de l'évêque. Il fléchit les pattes arrière aux genoux, mais garda les pattes avant droites, dominant l'assemblée du haut de son piédestal avec fierté et importance, observant avec satisfaction ceux qui l'entouraient. Le revoyant dans l'autel, tous furent à nouveau stupéfaits par ce spectacle inattendu et, accourant, tentèrent furieusement de le chasser. Cependant, cette fois, le chien refusa de se soumettre comme auparavant et défendit vaillamment sa position, s'efforçant non seulement de se défendre, mais de se défendre de toutes ses forces. Découvrant les crocs, effrayant ses adversaires par ses aboiements, il se jeta hardiment sur un moine qui s'était trop approché et le mordit à la main avec une telle violence qu'il dut être soigné par un médecin. Du sang noir coula de la plaie, car «il avait blessé la surface de la main», comme le dit le poète. Néanmoins, les efforts des personnes accourues forcèrent le chien à leur obéir et à descendre de son siège. Quelle est la signification de ce signe ? Je pense qu'il traduit les aboiements iniques des prêtres et des grands prêtres, furieux contre Dieu, qui, tels des chiens aboyant contre la gloire divine et raillant les choses saintes, pénètrent sans vergogne dans le Saint des Saints et s'assoient impieusement sur le lieu saint, devenus de véritables bêtes dans leur vie et leur esprit. Il ne faut pas croire que le chien ait commis cet acte impie de son plein gré, car une telle chose ne s'était jamais produite auparavant. Et quel besoin avait-il de briguer un rang sacerdotal et d'aspirer au pouvoir, lui qui avait l'habitude de rôder autour des tables et des boucheries, et de se faufiler dans les cuisines et les offices par tous les moyens pour lécher les lampes et les bols ? Mais je suis certain, comme tous les hommes aujourd'hui le seront aussi, tout comme ceux qui vivaient à cette époque, que ce chien scella l'impiété et l'anarchie des prêtres indignes qui siégeaient au Saint des Saints, car il entra deux fois dans le Saint des Saints et insulta le siège épiscopal par l'impiété des ennemis du Christ. Mais assez parlé de ce sujet, passons à la tradition suivante.

6. Un sanglier apprivoisé, se nourrissant d'ordures, errant dans les rues et les ruelles de Mytilène, se vautrant dans la crasse par goût naturel pour la saleté, se trouva un jour près d'un temple. Comme le sanglier pillait et piétinait sans cesse les champs environnants, on lui coupa les oreilles en guise de punition, et, comme un cochon domestique, il fut couvert d'innombrables cicatrices. Apercevant le temple, le sanglier, comme le font souvent les cochons, poussa la porte, se faufila par une fente et entra. Puis, elle se dirigea vers l'autel sacré et, gravissant ses marches, s'assit, aussi décentement que possible, sur le haut lieu. Nombreux furent ceux qui, dans le temple, furent saisis d'horreur à cette vue et, y voyant un mauvais présage, la chassèrent aussitôt. En effet, l'apparition du petit sanglier sur l'autel préfigurait une future apostasie : souillé d'immondices, il symbolisait la souillure dont l'Église serait souillée et désignait ses futurs prêtres, révélant à ceux capables de comprendre la vérité de ce qui s'était passé l'abomination de ces prêtres, car «quand vous verrez l'abomination de la désolation établie dans le lieu saint, que celui qui lit comprenne». De plus, le petit sanglier annonçait les futures iniquités des méchants et des impurs, menaçant le trône de l'Église, ainsi que l'abandon du sacerdoce par les prêtres. Ce qui arriva ne doit pas être attribué à la négligence du petit sanglier, car il ne monta pas sur l'autel par simple envie de nourriture, mais fut poussé par une force prémonitoire. Arrêtons-nous là et passons à une autre légende.

7. Il est beau et instructif de relater ce miracle prodigieux. Sous le règne de l'empereur Maurice (449), de bienheureuse mémoire, vivait à Constantinople un homme nommé Mesitus, qui surpassait tous les sorciers précédents dans l'art de la magie. Ce Mesitus, maudit et frappé par trois malheurs, rencontra un jour un notaire très pieux. Désireux de l'égarer et de s'emparer de son esprit grâce à son art criminel et impie, ce fou et vil homme persuada un soir le notaire de

l'accompagner à cheval. À la tombée de la nuit, ils enfourchèrent leurs chevaux et quittèrent la ville ensemble. Se trouvant à minuit dans une plaine déserte, sans habitations ni possessions, ils aperçurent soudain une forteresse. Ils mirent pied à terre et attachèrent leurs chevaux à un arbre. Mesitus se mit alors à frapper aux portes. Celles-ci s'ouvrirent aussitôt et une foule d'Éthiopiens, qui se trouvaient à l'intérieur, sortit pour accueillir Mesitus. Puis, leur indiquant le chemin, les Éthiopiens les conduisirent dans une immense salle de plain-pied, où les nouveaux venus virent une multitude de lampes d'argent et de chandeliers d'or aux bougies allumées, des bancs de part et d'autre, et un haut trône sur lequel était assis un Éthiopien grand et laid, entouré d'autres personnes. Mesitus salua celui qui était assis sur le trône et se prosterna à ses pieds. Celui-ci le salua : «Comment allez-vous, mon seigneur Mesit ? Tous vos vœux sont-ils exaucés ?» L'infortuné répondit : «Oui, seigneur, et c'est pourquoi je suis venu me prosterner devant vous et vous exprimer ma profonde gratitude.» Celui qui siégeait sur le trône lui dit : «Si vous le voulez bien, nous ferons encore plus pour vous. Asseyez-vous.» Mesit prit alors la première place sur le banc de droite. «Moi, raconta plus tard le notaire, ne voyant autour de moi que des Éthiopiens et dédaignant d'en aborder aucun, je m'éloignai et me tins derrière le malheureux Mesitus. Celui qui siégeait sur le trône, me fixant intensément, demanda au malheureux Mesitus : «Qui est cet homme qui se tient derrière vous ?» Le malheureux Mesitus lui répondit : «Votre serviteur, seigneur.» Alors celui qui siégeait sur le trône demanda au notaire : «Dis-moi, digne jeune homme, es-tu mon serviteur ?» Le notaire, pieux, s'étant signé de toutes parts, répondit sans hésiter : «Je suis le serviteur du Père, du Fils et du saint Esprit.» Et à peine eut-il prononcé ces paroles terribles et saintes que celui qui siégeait sur le trône s'effondra, le trône se brisa, les lampes s'éteignirent, les Éthiopiens s'enfuirent en criant, la paix disparut, la terre engloutit la forteresse, Mesitus disparut, et tout fut perdu. Plus un bruit, plus âme qui vive, hormis le notaire et deux chevaux attachés à un arbre. Lorsque ces miracles terribles et prodigieux se produisirent, le notaire, épris de Dieu, n'attendit ni ne chercha Mesitus. Prenant les deux chevaux, il sauta aussitôt sur l'un d'eux et galopa vers la ville protégée par Dieu. Il y parvint bientôt et frappa à la porte par laquelle il était parti le soir même. Se trouvant à l'intérieur des remparts, il raconta tout au garde posté à la porte et entra chez lui. Là, il se reposa dans une solitude complète, sans penser au malheureux et haï Mesitus, et ne faisant que louer et glorifier le Seigneur.

Quelque temps plus tard, ce notaire, épris du Christ, s'attacha de tout son cœur à un certain patricien, un homme très miséricordieux et aimant le Christ. Un soir, tard, le patricien et le notaire se rendaient à l'église du Sauveur, appelée Plithron ou l'Église de la Source sainte. Lorsqu'ils entrèrent et commencèrent à prier, se tenant devant l'icône vénérable et sainte de notre Seigneur Jésus Christ, l'image sainte se tourna vers le notaire et le contempla. Remarquant cela, le patricien demanda au notaire de se placer de l'autre côté, et de nouveau l'image sainte et merveilleuse du Sauveur, se tournant elle aussi, contempla le notaire bien-aimé de Dieu. Alors, la peur et une profonde confusion spirituelle submergèrent le patricien, qui tomba face contre terre et, dans des larmes indicibles et des lamentations bruyantes, se mit à crier vers notre Seigneur Jésus Christ : «Bon Maître et Ami des hommes, qui comprenez la faiblesse et la souffrance humaines, ne détournez pas votre visage de moi, votre très humble et indigne serviteur, mais regardez-moi et ayez pitié de moi.» Je le reconnais, Maître, je sais et je reconnais que je suis pécheur et insignifiant, mais je n'ai commis aucun péché qui justifie que Tu détournes ton visage de moi, ton humble et misérable serviteur. Aie pitié de moi, ô Amant des hommes, et pardonne-moi, ô Patient, car je suis l'œuvre de tes mains très pures. Car toi seul es infaillible et infiniment miséricordieux, et gloire à toi pour toujours. Amen.

Le patricien parla longuement, se repentant en larmes et en cris. Et le Christ, regardant le notaire pieux depuis la sainte et très pure icône, dit au patricien aimant le Christ : «À toi, patricien, je rends grâce pour ce que chaque jour tu m'apportes ce que tu as reçu de moi, en donnant aux pauvres et en faisant des aumônes aux églises. Je suis redevable envers ce même homme, car en cette heure décisive et terrible, il n'a pas renié sa foi, mais a reconnu qu'il honorait et adorait le Père, le Fils et le saint Esprit. Pour cela, au Jour du Jugement, je l'honorerai d'une juste récompense.»

Vous avez entendu, mes frères bien-aimés, la tradition redoutable et merveilleuse; vous avez appris, pieux paroissiens, le récit louable et édifiant de la façon dont, dans sa compassion et son amour pour l'humanité, Dieu a dit à l'un de ses serviteurs qu'Il lui était reconnaissant, et à un autre qu'Il lui devait quelque chose et qu'Il le rembourserait généreusement. Ayant lu cette

tradition ou l'ayant apprise oralement, puissions-nous tous en rendre grâce au Seigneur et glorifier le Père, le Fils et le saint Esprit, l'unique Dieu et puissance en trois hypostases, car à Lui soient la gloire, la puissance, l'honneur, la force et la majesté, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.